

Ichim en Sibérie : la rencontre entre Alexandre Dumas et Jules Verne

PIERRE GONNEAU

Les récits de voyageurs, en Russie ou ailleurs, tombent fréquemment dans le péché de plagiat. D'un livre à l'autre, on retrouve les mêmes descriptions, souvent mot pour mot, et les mêmes « choses vues », à plusieurs années de distance. C'est ainsi que se constitue un répertoire d'anecdotes qui se perpétuent à travers les âges, sans prendre de rides. Il en est de même pour les mots attribués à un personnage célèbre et pour certaines scènes de fiction qui sont censées caractériser « l'éternelle Russie ». Mais ces petits fabliaux sont aussi sujets à des réinterprétations qui prennent en compte un contexte nouveau, ou témoignent de la créativité des auteurs secondaires reprenant le fil après leur prédécesseur plus ou moins connu. C'est le cas de l'épisode de la dispute au relais de poste, d'abord évoqué comme anecdote historique dans le *Voyage en Russie* d'Alexandre Dumas (1858), qui est ensuite retravaillé par Jules Verne dans *Michel Strogoff* (1876).

Ces histoires russes qui se répètent

Dans la catégorie des récits intemporels, on peut inscrire sans hésiter l'histoire de l'étranger marié à une Russe à qui son épouse reproche au bout de quelque temps de ne pas l'aimer. Il a beau protester de sa passion, elle réplique qu'elle n'en a pas eu la moindre preuve, puisqu'il ne l'a jamais battue ! Aussitôt, il s'exécute

et prend rapidement goût à la chose, finissant par briser les jambes et la tête de la malheureuse. L'historiette figure déjà dans les *Commentaires sur la Moscovie* du baron Sigismund von Herberstein (1549) et a circulé, de livre en livre, pendant plusieurs siècles¹. Presque aussi fameuse est l'anecdote du nourrisson noyé lors de son baptême. Elle est racontée avec brio par Casanova dans l'*Histoire de ma vie*, comme un événement dont il dit avoir été témoin en janvier 1765 :

Une chose que j'ai vue avec Melisino, et qui m'a frappé, fut la fonction de la bénédiction des eaux le jour de l'Épiphanie, faite sur la Neva couverte de cinq pieds de glace. On baptise les enfants par immersion, les plongeant dans la rivière par un trou fait dans la glace. Ce jour-là même, il est arrivé que le Pope qui immergeait laissa échapper de ses mains l'enfant qu'il plongeait :

– Drugoi, a-t-il dit.

C'est-à-dire : donnez-m'en un autre ; mais ce que j'ai trouvé admirable fut la joie du père et de la mère de l'enfant noyé qui certainement ne pouvait être allé qu'en paradis étant mort dans cet heureux moment².

Pourtant, la même « scène vécue » est déjà rapportée, sous l'année 1762, et on trouve un récit fort proche, en allemand, dans un livre publié en 1777³. Force est donc de conclure qu'il s'agit d'un canard qui circule parmi les expatriés en Russie et qui est repris par les auteurs souhaitant épicer leur récit de voyage.

En ce qui concerne les citations apocryphes, l'une des plus fameuses est celle que Pouchkine prête à Germaine de Staël. S'essayant à la philosophie politique, dans *De l'histoire russe au XVIII^e siècle* (daté du 2 août 1822), il écrit :

1. Sigismund von Herberstein, *Zapiski o Moskovii* = *Rerum moscoviticarum commentarii* = *Moscovia*, M., Pamjatniki istoričeskoj mysli, 2008, t. 1, p. 236 ; *La Moscovie du XVI^e siècle vue par un ambassadeur occidental : Herberstein*, éd. de Robert Delort, Paris, Calmann-Lévy, 1965, p. 61.

2. Jacques Casanova de Seingalt, *Histoire de ma vie suivie de textes inédits*, éd. Francis Lacassin, Paris, Laffont, « Bouquins », 1993, t. 3, Vol. 10, chap. 5, p. 394.

3. *Anecdotes russes, ou Lettres d'un officier allemand, à un gentilhomme livonien : écrites de Pétersbourg en 1762, tems du règne et du détronement de Pierre III. Empereur de Russie, recueillies par C.F.S. de La Marche*, Londres, Aux dépens de la Compagnie, 1762, p. 145 ; Andreas Meyer, *Briefe eines jungen Reisenden durch Liefland, Kurland, und Teutschland*, Erlangen, 1777, t. 1, p. 19.

Le règne de Paul démontre une chose : c'est que même en des temps éclairés peuvent naître des Caligula. Les avocats russes de l'autocratie n'en sont point d'accord et acceptent pour base de notre Constitution la fameuse boutade de Mme de Staël : « *En Russie, le gouvernement est un despotisme mitigé par la strangulation* »⁴.

Le texte de Pouchkine est en russe, mais la prétendue citation est donnée en français, ce qui accroît l'effet de véracité. Pourtant, on aura beau lire et relire *Dix années d'exil* que Germaine de Staël avait publié en 1818, on n'y trouvera nulle part cette formule. Il est vrai qu'à deux reprises, la fille de Necker porte, à partir d'exemples russes, un jugement qui n'en est pas si éloigné : « Ces gouvernements despotiques, dont la seule limite est l'assassinat du despote, bouleversent les principes de l'honneur et du devoir dans la tête des hommes » ; « Et cependant, que deviendrait un pays gouverné despotiquement, si un tyran au-dessus de toutes les lois n'avait rien à craindre des poignards ? Horrible alternative et qui suffit pour montrer ce que c'est que des institutions où il faut compter sur le crime comme balance des pouvoirs⁵ ». Pouchkine a sans doute jugé plus prudent de s'abriter derrière l'illustre étrangère, mais la paternité de la maxime, sous sa forme finale, lui revient⁶.

La dispute au relais de poste, de Dumas à Verne

Un exemple intéressant de tradition ouverte d'un épisode considéré comme caractéristique des mœurs russes est donné par ce que j'appellerais l'histoire de la dispute au relais de poste.

Alexandre Dumas consacre le chapitre 34 de son *Voyage en Russie* (1858) à l'empereur Nicolas I^{er}. Il y raconte une histoire qu'il présente comme véridique.

Le capitaine Violet – son nom indique que c'était un Français, au service de la Russie – remplissait une mission que lui avait donnée directement l'empereur Nicolas. Il avait, comme tous les courriers extraordinaires, un *podarojné*⁷ de la Couronne, c'est-à-dire un ordre

4. Alexandre Griboïedov, Alexandre Pouchkine & Mikhaïl Lermontov, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 863.

5. Mme de Staël, *Dix années d'exil*, Paris, La Renaissance du livre, 1909, p. 154 et 177.

6. Tatiana Wolff (éd.), *Pushkin on Literature*, Londres, Methuen, 1971, p. 47, note 12.

7. Déformation de *podorožnaja (gramota)* : feuille de route, ordre de mission.

de prendre les chevaux, s'il en trouvait, dans les stations de poste, et de s'en faire chercher s'il n'en trouvait pas. Comme il voyageait nuit et jour, il avait ses pistolets tout chargés à la ceinture. Arrivé à une station où la poste, sans chevaux, était obligée de prendre chez les voisins, il profita de ce retard involontaire pour se faire servir une tasse de thé. Pendant qu'il prenait son thé et comme on attelait les chevaux à la *kibitka*, arrive un général qui demande des chevaux. On lui répond qu'il n'y en a pas :

– Et ceux qu'on attelle à cette *kibitka*, pour qui sont-ils ?

– Pour un officier envoyé en courrier, Excellence.

– Quel est son *tchin* ?

– Capitaine.

– Dételle les chevaux et attelle-les à ma voiture. Je suis général.

Le capitaine avait tout entendu. Il sort au moment même où le maître de poste obéissait et, dételant les chevaux de la *kibitka*, il allait les atteler à la calèche.

– Pardon, mon général, dit Violet. Mais je ferai observer à Votre Excellence que, si inférieur que soit mon grade, voyageant pour le service direct de Sa Majesté, je dois primer tout le monde, même un général, même un maréchal, même un grand-duc. Ayez donc la bonté de me rendre les chevaux.

– Ah ! c'est ainsi ! Et si je ne te les rends pas, que feras-tu ?

– J'userai de ma position et, en vertu des ordres dont je suis porteur, je les prendrai de force.

– De force ?

– Oui, Excellence, si vous me poussez à cette extrémité.

– Insolent ! fit le général.

Et il donna un soufflet au capitaine français. Celui-ci tira un des pistolets qu'il avait à sa ceinture et, à bout portant, fit feu. Le général tomba raide mort. Le capitaine Violet prit les chevaux, accomplit sa mission et revint se mettre entre les mains de la justice. La cause fut déférée à l'empereur :

– Les pistolets étaient-ils chargés ? demanda-t-il.

– Oui.

– Étaient-ils à sa ceinture ?

– Oui.

– Il n'est donc pas rentré dans la chambre avant de faire feu, pour les prendre ?

– Non.

– Eh bien, il n'y a pas préméditation. Je fais grâce.

Et non seulement il fit grâce mais, à la première occasion, il nomma Violet lieutenant-colonel⁸.

Si on lit dans la foulée le chapitre 12 du *Michel Strogoff* de Jules Verne (1876), intitulé *Une provocation*, la situation semble étonnamment familière⁹. Comme souvent chez Verne, l'histoire brode sur un canevas d'actualité. En effet, à cette époque, entre 1868 et 1876, les Russes poussent plus avant leur expansion en Asie centrale, imposant leur protectorat à Khiva et Boukhara et prenant sous leur contrôle direct Kokand, non sans se heurter à des résistances. Dans le roman, Verne imagine que les hordes nomades se sont rassemblées sous le commandement d'un chef unique, Féofar-Khan, et tentent de couper la Russie d'Asie de la Russie d'Europe. Michel Strogoff est envoyé de toute urgence par l'empereur retrouver le grand-duc son frère à Irkoutsk, ville qui menace d'être encerclée par les rebelles. Strogoff, qui voyage incognito sous le nom de Korpanoff, doit s'efforcer de devancer Ivan Ogareff, officier russe renégat, qui est l'un des organisateurs de la rébellion. Or, lors de l'étape qui conduit au relais de poste d'Ichim¹⁰, menée ventre à terre, la voiture de poste de Strogoff a dépassé une berline, lancée à pleine vitesse.

Michel Strogoff, arrivé au relais, demanda immédiatement des chevaux pour lui.

Il avait été bien avisé de devancer la berline. Trois chevaux seulement étaient en état d'être immédiatement attelés. Les autres rentraient fatigués de quelque longue étape.

Le maître de poste donna l'ordre d'atteler.

Quant aux deux correspondants, auxquels il parut bon de s'arrêter à Ichim, ils n'avaient pas à se préoccuper d'un moyen de transport immédiat, et ils firent remiser leur voiture.

Dix minutes après son arrivée au relais, Michel Strogoff fut prévenu que son *tarentass* était prêt à partir.

« Bien », répondit-il.

Puis, allant aux deux journalistes :

8. Alexandre Dumas, *Voyage en Russie*, illustrations de Jean-Pierre Mynet, introduction et notes de Jacques Suffel, Paris, Hermann, 2^e éd., 2002, p. 267. Nous avons conservé dans cette citation, comme dans les autres, les minuscules et majuscules telles qu'elles étaient dans le texte original.

9. Jules Verne, *Michel Strogoff : Moscou – Irkoutsk*, Paris, Hachette, « Le livre de poche », 1966, p. 177-182.

10. Ichim, chef-lieu de *rajon* de l'*oblast'* de Tioumen, Russie.

« Maintenant, messieurs, puisque vous restez à Ichim, le moment est venu de nous séparer.

– Quoi, monsieur Korpanoff, dit Alcide Jolivet, ne resterez-vous pas même une heure à Ichim ?

– Non, monsieur, et je désire même avoir quitté la maison de poste avant l'arrivée de cette berline que nous avons devancée.

– Craignez-vous donc que ce voyageur ne cherche à vous disputer les chevaux du relais ?

– Je tiens surtout à éviter toute difficulté.

– Alors, monsieur Korpanoff, dit Alcide Jolivet, il ne nous reste plus qu'à vous remercier encore une fois du service que vous nous avez rendu et du plaisir que nous avons eu à voyager en votre compagnie.

– Il est possible, d'ailleurs, que nous nous retrouvions dans quelques jours à Omsk, ajouta Harry Blount.

– C'est possible, en effet, répondit Michel Strogoff, puisque j'y vais directement.

– Eh bien! bon voyage, monsieur Korpanoff, dit alors Alcide Jolivet, et Dieu vous garde des télègues. »

Les deux correspondants tendaient la main à Michel Strogoff avec l'intention de la lui serrer le plus cordialement possible, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre au-dehors.

Presque aussitôt, la porte de la maison de poste s'ouvrit brusquement, et un homme parut.

C'était le voyageur de la berline, un individu à tournure militaire, âgé d'une quarantaine d'années, grand, robuste, tête forte, épaules larges, épaisses moustaches se raccordant avec ses favoris roux. Il portait un uniforme sans insignes. Un sabre de cavalerie traînait à sa ceinture, et il tenait à la main un fouet à manche court.

« Des chevaux », demanda-t-il avec l'air impérieux d'un homme habitué à commander.

– Je n'ai plus de chevaux disponibles, répondit le maître de poste, en s'inclinant.

– Il m'en faut à l'instant.

– C'est impossible.

– Quels sont donc ces chevaux qui viennent d'être attelés au *tarentass* que j'ai vu à la porte du relais ?

– Ils appartiennent à ce voyageur, répondit le maître de poste en montrant Michel Strogoff.

« Qu'on les dételle !... » dit le voyageur d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Michel Strogoff s'avança alors.

« Ces chevaux sont retenus par moi », dit-il.

– Peu m’importe ! Il me les faut. Allons ! Vivement ! Je n’ai pas de temps à perdre !

– Je n’ai pas de temps à perdre non plus », répondit Michel Strogoff, qui voulait être calme et se contenait non sans peine.

Nadia était près de lui, calme aussi, mais secrètement inquiète d’une scène qu’il eût mieux valu éviter.

« Assez ! » répéta le voyageur.

Puis, allant au maître de poste :

« Qu’on dételle ce *tarentass*, s’écria-t-il avec un geste de menace, et que les chevaux soient mis à ma berline ! »

Le maître de poste, très embarrassé, ne savait à qui obéir, et il regardait Michel Strogoff, dont c’était évidemment le droit de résister aux injustes exigences du voyageur.

Michel Strogoff hésita un instant. Il ne voulait pas faire usage de son *podaroshna*¹¹, qui eût attiré l’attention sur lui, il ne voulait pas non plus, en cédant les chevaux, retarder son voyage, et, cependant, il ne voulait pas engager une lutte qui eût pu compromettre sa mission.

Les deux journalistes le regardaient, prêts d’ailleurs à le soutenir, s’il faisait appel à eux.

« Mes chevaux resteront à ma voiture », dit Michel Strogoff, mais sans élever le ton plus qu’il ne convenait à un simple marchand d’Irkoutsk.

Le voyageur s’avança alors vers Michel Strogoff, et lui posant rudement la main sur l’épaule :

« C’est comme cela ! dit-il d’une voix éclatante. Tu ne veux pas me céder tes chevaux ?

– Non, répondit Michel Strogoff.

– Eh bien, ils seront à celui de nous deux qui va pouvoir repartir ! Défends-toi, car je ne te ménagerai pas ! »

Et, en parlant ainsi, le voyageur tira vivement son sabre du fourreau et se mit en garde.

Nadia s’était jetée devant Michel Strogoff.

Harry Blount et Alcide Jolivet s’avancèrent vers lui.

« Je ne me battrai pas, dit simplement Michel Strogoff, qui, pour mieux se contenir, croisa ses bras sur sa poitrine.

– Tu ne te battras pas ?

– Non.

– Même après ceci ? » s’écria le voyageur.

11. Autre variante de la francisation de *podorožnaja*.

Et, avant qu'on eût pu le retenir, le manche de son fouet frappa l'épaule de Michel Strogoff.

À cette insulte, Michel Strogoff pâlit affreusement. Ses mains se levèrent toutes ouvertes, comme si elles allaient broyer ce brutal personnage. Mais, par un suprême effort, il parvint à se maîtriser. Un duel, c'était plus qu'un retard, c'était peut-être sa mission manquée !... Mieux valait perdre quelques heures !... Oui ! mais dévorer cet affront !

« Te battras-tu, maintenant, lâche ? » répéta le voyageur, en ajoutant la grossièreté à la brutalité.

— Non ! répondit Michel Strogoff, qui ne bougea pas, mais qui regarda le voyageur les yeux dans les yeux.

— Les chevaux, et à l'instant ! » dit alors celui-ci. Et il sortit de la salle.

Le maître de poste le suivit aussitôt, non sans avoir haussé les épaules, après avoir examiné Michel Strogoff d'un air peu approbateur.

L'effet produit sur les journalistes par cet incident ne pouvait pas être à l'avantage de Michel Strogoff. Leur déconvenue était visible. Ce robuste jeune homme se laisser frapper ainsi et ne pas demander raison d'une pareille insulte ! Ils se contentèrent donc de le saluer et se retirèrent, Alcide Jolivet disant à Harry Blount :

« Je n'aurais pas cru cela d'un homme qui découd si proprement les ours de l'Oural ! Serait-il donc vrai que le courage a ses heures et ses formes ? C'est à n'y rien comprendre ! Après cela, il nous manque peut-être, à nous autres, d'avoir jamais été serfs ! »

Un instant après, un bruit de roues et le claquement d'un fouet indiquaient que la berline, attelée des chevaux du *tarentass*, quittait rapidement la maison de poste.

Nadia, impassible, Michel Strogoff, encore frémissant, restèrent seuls dans la salle du relais.

Le courrier du czar, les bras toujours croisés sur sa poitrine, s'était assis. On eût dit une statue. Toutefois, une rougeur, qui ne devait pas être la rougeur de la honte, avait remplacé la pâleur sur son mâle visage.

Dans la première situation, décrite par Dumas, le général russe est abattu par l'intrépide capitaine français qui s'empare des chevaux. Certes, Violet est porteur d'un blanc-seing impérial, la fameuse *podorožnaja gramota*, et agit au service du tsar. Il n'en reste pas moins que le Russe est obligé de céder ses chevaux (et sa vie) sur son propre terrain, face à l'un de ces *francuziki*, de Bordeaux ou

d'ailleurs, qui empoisonnent la conscience nationale. En donnant raison à Violet, Nicolas I^{er} suit le règlement (qui a frappé le premier, le capitaine avait-il ses armes à la main, ou à la ceinture avant d'être provoqué ?), mais manifeste aussi cette préférence pour le service des étrangers si souvent reprochée à Pierre le Grand et à ses successeurs, alors même qu'il a tenté de redonner à la monarchie russe ses racines nationales.

Dans *Michel Strogoff*, la scène se joue avec des masques et les cartes sont dissimulées. Strogoff est dans la position du capitaine Violet et peut suivre son exemple de deux manières. Il lui suffirait d'exhiber sa *podorožnaja* pour faire taire le mystérieux voyageur « au ton qui n'admettait pas de réplique ». Il pourrait aussi user de violence physique, nous savons déjà et la suite du roman le confirmera, qu'il est doué d'une force et d'une endurance prodigieuses. Mais dans les deux cas, il révélerait sa vraie nature et compromettrait le secret de sa mission. Cette indiscretion serait aggravée par le fait que la scène se déroule en présence de témoins étrangers, journalistes qui plus est, la paire franco-anglaise Jolivet-Blount. Michel prend donc le risque de céder les chevaux pour préserver son incognito. Ce choix cornélien s'accompagne du sacrifice de son honneur, qui plus est devant la femme qu'il aime déjà, Nadia.

On peut trouver de nombreux précédents à cet épisode. Dans les romans de chevalerie, le champion qui a choisi de dissimuler son identité voit souvent son nom sali, et ses exploits mis sur le compte d'un autre qui convoite, lui aussi, l'amour de sa dame. Au fil des chapitres du livre de Jules Verne, il s'avère que le voyageur qui a frappé Michel Strogoff et lui a pris son équipage n'est autre qu'Ivan Ogareff, et il parviendra aussi à usurper l'identité de Strogoff. Bien entendu, dans le roman de chevalerie comme chez Verne, le dénouement rétablit la vérité : l'usurpateur est confondu et le bon chevalier (ou le héros Russe) est pleinement réhabilité et parvient à conquérir le cœur de la belle. Mais on peut se demander si Verne, qui a consciemment choisi de reprendre et d'inverser un épisode conté par Dumas, ne l'a pas fait avec une intention particulière.

Lorsqu'il visite la Russie en 1858, Dumas souligne que la Russie a beaucoup changé en peu de temps. La défaite de Crimée a dissipé les illusions sur la toute-puissance du pays et de son empereur. À tel point que l'opinion éclairée ne veut plus reconnaître aucun mérite à Nicolas I^{er} dont elle a subi la main de fer :

La génération qui a aujourd'hui de trente à quarante ans, et sur laquelle a pesé tout ce long règne ; la génération qui n'a intellectuel-

lement, et nous dirons presque matériellement, respiré qu'à l'avènement au trône de l'empereur Alexandre [II], est inhabile à porter un jugement sur ce tsar Pierre au rebours [Nicolas I^{er}]. Elle ne juge pas, elle condamne ; elle n'apprécie pas, elle maudit¹².

Quand il parvient à Nijni-Novgorod, Dumas est reçu au palais du gouverneur où une belle surprise l'attend. Il rencontre, le comte et la comtesse Annenkov, autrement dit le décembriste Ivan Annenkov et Pauline Gueble, la Française qui avait accepté de le suivre sur les chemins du bague, jusqu'en Sibérie. Dumas avait fait de ces deux personnages réels les héros d'un de ses romans, *Le Maître d'armes*, publié en 1840-1841 et régulièrement réimprimé jusqu'en 1866. Dumas se flatte de ce que le livre, interdit en Russie, y soit devenu malgré tout si populaire qu'on vend à la foire de Nijni « des mouchoirs représentant une des scènes de ce roman, celle où la télègue qui conduit Pauline est attaquée par des loups ». Les Annenkov ont durement souffert, comme les autres décembristes et c'est tout récemment qu'on leur a permis de regagner la Russie d'Europe. Après vingt-sept ans de relégation en Sibérie, « ils m'avouèrent qu'ils avaient reçu cette nouvelle sans aucune joie. Ils s'étaient accoutumés au pays, s'y étaient fait une seconde patrie et étaient devenus Sibériens¹³ ».

Verne rédige *Michel Strogoff* après la mort de Dumas (5 décembre 1870), la défaite de la France face à l'Allemagne et la perte de l'Alsace-Lorraine. L'empereur de Russie est toujours Alexandre II, mais son règne est entré dans une période où les réformes libérales sont déjà accomplies et où la monarchie se crispe, face aux premiers attentats terroristes. Pourtant, Verne reprend la plume pour ainsi dire là où Dumas l'avait posée et développe le thème d'un nouveau contexte politique en Russie. Comme l'explique Sarga Moussa, il tient compte de la suggestion qui lui a été faite par l'ambassade de Russie à Paris et indique expressément que les rigueurs de l'exil ont été très sensiblement adoucies¹⁴. Dès le deuxième chapitre de son roman, avant même que Michel Strogoff entre en scène, un échange entre Alexandre II et le grand-maître de police présente le souverain sous le jour flatteur du tsar-libérateur :

12. Alexandre Dumas, *Voyage en Russie...*, *op. cit.*, ch. 34, p. 263.

13. *Ibid.*, p. 480-481.

14. Sarga Moussa, « Michel Strogoff face aux "hordes tartares" », in S. Moussa & A. Stroev (éd.), *L'Invention de la Sibérie*, Paris, Institut d'études slaves, 2014, p. 208-216.

- Il fut un temps, Sire, où, quand on allait en Sibérie, on n'en revenait pas !
- Eh bien, moi vivant, la Sibérie est et sera un pays dont on revient !¹⁵

La prédiction de l'empereur se vérifie d'ailleurs dans la dernière page du roman. Ayant accompli sa mission, vaincu Ivan Ogareff et participé à la bataille décisive au cours de laquelle les forces rebelles sont mises en déroute, Michel Strogoff épouse Nadia, celle qui l'a accompagné tout au long de son périple, sans savoir qui il était. À Irkoutsk, ils ont retrouvé le père de Nadia, Wassili Fédor, exilé politique, que sa fille venait rejoindre, telle une nouvelle Pauline Gueble. Mais le père a manifesté spontanément son ardeur à défendre la couronne face au péril tatar. Il est donc gracié et peut accompagner les jeunes mariés :

Quelques jours après la cérémonie, Michel et Nadia Strogoff, accompagné de Wassili Fédor, reprirent la route d'Europe. Ce chemin de douleurs à l'aller fut un chemin de bonheur au retour.

Peut-on aller un peu plus loin et avancer l'hypothèse que *Michel Strogoff* n'est pas seulement un « roman colonial », une variation sur le thème bien connu de l'affrontement entre l'Europe civilisatrice, au sein de laquelle la Russie est cooptée, et le monde des steppes et des hordes, qu'il importe de maîtriser ? On serait tenté de discerner un motif secondaire, moins fortement appuyé que le premier, mais néanmoins assez perceptible, celui de l'humanisation du régime russe. Cette transformation bénéfique se fait, selon la tradition, par le haut. Son avenir dépend de l'équilibre des forces entre deux camps. Il existe une faction conservatrice crispée dans le culte du passé :

Comment ! plus de condamnation à perpétuité pour d'autres crimes que les crimes de droit commun ! Comment ! des exilés politiques revenaient de Tobolsk, d'Iakoutsk, d'Irkoutsk ! En vérité, le grand maître de police, habitué aux décisions autocratiques des ukases qui jadis ne pardonnaient pas, ne pouvait admettre cette façon de gouverner¹⁶.

Mais Verne et ses lecteurs veulent croire que le camp qui l'emportera est celui des fonctionnaires entreprenants et généreux, des authentiques Russes, comme Michel Strogoff, mais aussi

15. Jules Verne, *Michel Strogoff...*, *op. cit.*, p. 19.

16. *Ibid.*, p. 19-20.

comme son beau-père qui, une fois amnistié, pourra de nouveau servir son pays. L'opinion internationale, représentée par les figures symboliques de Jolivet et de Blount, et bien sûr par Verne lui-même, a fait son choix en faveur de ce parti et veut croire qu'Alexandre II continuera de le suivre.

Ce n'est sans doute pas un hasard si Alexandre Dumas et Jules Verne se croisent dans un relais de poste russe. Ils partagent le même optimisme pour l'empire des tsars. Bien avant l'alliance franco-russe, ils entrevoient un rapprochement entre ces deux pays qui ont déjà de fortes parentés culturelles. Verne écrit un peu plus tard que Dumas, au moment où la Russie et la France sont passées, chacune à son tour, par l'épreuve de la défaite, en 1855 et en 1870. Peut-être faut-il voir une discrète allusion à cet autre point commun dans les toutes dernières lignes de son roman : « Michel Strogoff arriva, par la suite, à une haute situation dans l'empire. Mais ce n'est pas l'histoire de ses succès, c'est l'histoire de ses épreuves qui méritait d'être racontée¹⁷ ».

Université Paris-Sorbonne
École Pratique des Hautes Études

17. *Ibid.*, ch. 15, conclusion, p. 498.